
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

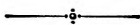
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE



CAUSERIE

PAR VICTOR VAN TRICHT, S. J.



NAMUR

Paul Godenne, imprimeur-éditeur, rue de Bruxelles, 13

—
MDCCCXC

TOUS DROITS RÉSERVÉS

J. E.



ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

MONSEIGNEUR (1), MESDAMES, MESSIEURS,

NE ne sais quel philosophe a dit un jour :
« Quand on nie le mouvement, je ne discute pas, je marche. » C'est un peu ce que je veux faire ce soir en vous parlant d'André-Marie Ampère. On nous exaspère par l'éternel refrain :

(1) Mgr Du Roussaux, évêque de Tournai.

« que les découvertes de la science ont définitivement ruiné l'échafaudage de nos dogmes, que Foi et Science sont deux choses absolument incompatibles dans un même esprit, qu'il faut renoncer à l'une ou à l'autre, et que, vouloir les unir, c'est rêver. »

Discuter ces choses est très fastidieux. D'abord c'est très long, chacun des opposants ayant l'habitude de relever, à son propre compte, tous les arguments, vingt fois ruinés, que ses prédécesseurs ont bâtis durant bientôt trois siècles. C'est de plus fort difficile : ces messieurs étant généralement, je parle des discuteurs, très ignorants des choses de la religion et, plus souvent qu'on ne le croit, très ignorants même des choses de la science. Enfin la chose est fort inutile. Car au fond ce n'est point toujours voir clair qu'ils veulent, c'est souvent se mettre à l'aise; ce n'est point la vérité qu'ils cherchent, mais je ne sais quel voile pour se cacher à eux-mêmes les défaillances de leur volonté et de leur cœur. Ils essaient de ne plus croire pour ne plus devoir rougir. On pourrait leur dire comme Lacordaire le disait à son auditoire de Notre-Dame : « Vous n'êtes pas croyants, pour la même raison que vous n'êtes

pas chastes; » pour l'un comme pour l'autre il faut le courage de la vertu et c'est le courage qui vous manque.

C'est pourquoi j'aime mieux marcher. J'aime mieux vous prendre par la main et vous conduire, à cette heure où la nuit tombe, sous les arceaux noircis d'une vieille église. Elle est silencieuse et sombre; à peine au fond une petite lampe jette des rayons jaunes sur les fûts de colonnes et sur les voûtes, qu'elle éclaire de reflets pâles et tremblants. Nul bruit, que le bruit de vos pas, qui se noie dans le silence des nefs profondes, et le crépitement des cierges pieux allumés devant les madones. Voyez là, à genoux, ce beau vieillard, immobile : il égrène son rosaire. Il croit et il prie. Inclinez-vous, jeune homme, bien bas, bien bas : c'est Ampère, le grand, l'immortel Ampère ! le plus puissant esprit dont se peut énorger l'orgueil la science du siècle et le plus soumis des enfants que l'Eglise ait porté dans son sein et chauffé de son amour.

Que répondre à ce spectacle-là ?

Que par un reste d'habitude le savant, machinalement, a gardé la foi de sa mère ? Non ! Cette foi du berceau, Ampère a commencé par la perdre

dans l'insouciance d'une jeunesse étourdie; à la prière de son admirable femme, il étudie la question religieuse et retrouve la foi. Il la perd à nouveau dans son commerce avec la philosophie rationaliste et matérialiste; mais il va au bout, il approfondit cette philosophie, il la creuse et au fond : c'est le Christ qui lui réapparaît et dont il ne se détache plus.

Direz-vous qu'il s'est parqué dans ce coin des sciences physiques qui ne confine pas aux questions religieuses?

Non! non! Ampère a tout sondé : la botanique, les lettres, la zoologie, la paléontologie, où il entrevoit une manière de transformisme, les mathématiques, l'histoire, la philosophie dans ses conceptions les plus dévergondées, et il meurt sur un manuscrit ouvert, où il déroulait avec une incomparable grandeur de vue, la classification des sciences universelles.

Direz-vous qu'il est trop peu haut placé parmi les savants et d'un esprit trop faible?

Ah! c'est ici que je vous attends.

« La place d'Ampère, dit Joseph Bertrand, le secrétaire actuel de l'Académie des sciences, bien impartial puisque lui ne croit pas, la place

d'Ampère est à côté de Newton. Son livre est aujourd'hui encore l'œuvre la plus admirable produite dans la physique-mathématique depuis le Livre des Principes... Il a révélé une loi d'attraction nouvelle, plus complexe et plus malaisée à découvrir que celle des corps célestes. Il a été à la fois le Kepler et le Newton de sa théorie, et c'est sans aucune exagération qu'aujourd'hui, à un demi siècle de distance, sans subir l'entraînement d'aucune amitié et sans complaisance pour personne, nous pouvons placer le nom d'Ampère à côté des plus illustres dans l'histoire de l'esprit humain. Aucun génie n'a été plus complet. »

Eh bien, Ampère croyait et priait et il égrenait son rosaire.

Je vais vous dire sa vie, et tâcher de vous faire comprendre à la fois son esprit et son cœur.

*
* *

André Ampère naquit à Lyon, sur la paroisse de Saint-Nizier, où il reçut le baptême le 20 janvier 1775, de Jean-Jacques Ampère, négociant, et de Jeanne-Antoinette Sarcey de Sutières. Très

peu de temps après sa naissance, son père se retira et s'en fut habiter, dans une ravissante vallée, afférente de la Saône, un petit bien qui lui venait de sa femme, au village de Polémieux. C'était une maison de maître très modeste, adossée à une ferme; mais devant s'étalait toute la vallée, avec ses champs et ses vergers fleuris; plus loin de grands bois où le vent chantait, et au bout, à l'horizon, les grandes cîmes du mont Verdun et du mont Thou.

C'est devant ce tableau magnifique que se passa toute l'enfance et toute la jeunesse d'André.

A sept ans, il ne savait ni lire ni écrire, mais avec de petits cailloux ou des fèves, il faisait des calculs prodigieux; le mathématicien naissait et s'emparait passionnément de l'enfant.

Il tombe malade; de peur de fatiguer son cerveau on lui enlève ses cailloux : il pleure... Après trois jours d'une diète absolue on lui donne un biscuit... il le brise en petits morceaux, et avec eux il recommence ces chers calculs dont nul n'a jamais connu le mystérieux mécanisme.

Sa maladie fut grave, sa mère inquiète le voua à Notre-Dame de Fourvières, et de ce jour, André joignit à son nom celui de Marie.

Quand il fut sorti de convalescence, son père songea à lui apprendre lui-même à lire et à écrire. La lecture vint vite, mais l'écriture mal enseignée resta toujours fautive. Ampère n'écrivait pas de la main, mais du bras; ce qui donnait à ses lettres des dimensions prodigieuses. Un jour, déjà membre de l'Institut, il recevra d'une amie facétieuse, une invitation à dîner écrite tout entière dans la lettre *a* d'une de ses signatures.

Quoiqu'il en soit, ces outils nouveaux mis entre les mains de son intelligence lui permirent un labeur dont nous ne pouvons pas nous faire idée.

Il dévora pêle-mêle toute la bibliothèque de son père, et, bien que les mathématiques fussent toujours son affection privilégiée, belles-lettres, voyages, histoire, romans; sciences naturelles, langues mortes, Homère, Lucain, Le Tasse, Fénelon, Voltaire, Corneille, rien ne lui demeura étranger.

Il avait à un degré qui tenait du prodige cette faculté que Platon appelle « la puissante déesse », la mémoire. Tout entrait dans ce vigoureux esprit et tout, rangé en sa place, y demeurait et s'y enracinait.

De ses douze à ses dix-huit ans, il lut bout à bout, en suivant l'ordre alphabétique, les vingt volumes in-folio de l'Encyclopédie.

Hélas! Messieurs, l'Encyclopédie, énorme, indigeste, empoisonnée!.. On laissait ce livre-là à des mains d'enfant!..

Eh bien, un demi siècle après, l'Encyclopédie tout entière était encore présente à sa mémoire. Ses collègues de l'Académie des sciences, l'ayant un jour mis à l'épreuve, il leur analysa, avec une exactitude parfaite, les deux articles qu'ils lui avaient proposés : blason et fauconnerie.

Quant aux mathématiques, il suffira de dire qu'à dix-huit ans, il avait refait tous les calculs de la mécanique analytique de Lagrange!

*
* *

Ainsi se passait sa jeunesse : entre son père, sa mère, une tante, que l'on appelle *Tatan* en famille, une sœur aînée, dont je n'ai pas retrouvé le nom, et une sœur plus jeune, Joséphine, fidèle et dévouée jusqu'à la mort.

Dans ce doux cercle André grandit, bon,

simple, tout à ses livres, qu'il va dépouiller dans les bois; naïf, comme tous les esprits plus accoutumés à la nature qu'aux hommes; timide et gauche, comme presque tous les enfants que l'éducation rude des compagnons de collège ne dégrossit pas à coups de poing, comme dit Lacordaire; aimant surtout et tendre, comme tous les cœurs qui ont été longtemps chauffés sur le cœur de leur mère. Il grandissait donc, Messieurs, et son âme s'épanouissait dans ce plein air de la campagne, devant ce ciel large ouvert, devant ces fiers horizons de montagnes qui appellent en haut les pensées.

Mais sa foi se mourait... Toutes ces lectures mal réglées, Voltaire, Diderot, l'Encyclopédie, tombant dans un esprit, qu'une éducation religieuse imparfaite n'avait pas assez prémuni contre elles, la minaient sourdement, la couvraient de voiles, la jetaient dans l'oubli. Elle mourait doucement, sans qu'Ampère en vérité s'en aperçût lui-même. Tout entier à ses études, à ses chiffres, à ses formules, il ne la sentait pas mourir, et sa vie coulait uniforme, insoucieuse, heureuse, comme toute vie à dix-huit ans.

L'orage grondait pourtant au loin, et ses

foudres devaient bientôt frapper sur le pauvre Ampère un terrible coup.

1789 vient à peine de lancer à l'univers, comme une fanfare triomphante, la proclamation de ses principes et de ses réformes sociales, que voici les campagnes françaises ravagées par la dévastation, le meurtre et l'incendie. Jean-Jacques Ampère se réfugie à Lyon avec sa famille. Polémieux est saccagé et pillé de fond en comble.

La Constituante fait place à la Convention, puis vient la Terreur. Lyon est assiégé par Fouché et Collot d'Herbois. Ampère envoie sa femme et ses enfants s'abriter dans les ruines de Polémieux, plus sûres désormais que la ville. Lui, chargé par ses concitoyens d'une magistrature importante, reste au poste, avec la Tatan qui ne veut pas se séparer de lui. Lyon vaincu ouvre ses portes, Ampère est désigné comme réactionnaire, saisi et jeté dans les cachots.

Une lettre arrive à Polémieux... Madame Ampère l'ouvre : aux premiers mots elle a tout compris, et sa vie se brise.

Ah ! Messieurs, je veux vous faire connaître André, laissez-moi vous lire quelques extraits des dernières lettres de son père.

Il annonce avec un calme admirable sa condamnation à mort. Puis il fait le détail de ses biens et de ses dettes et il ajoute :

« Il s'en faut de beaucoup, ma très chère amie, que je te laisse riche ou même dans une aisance ordinaire : tu ne peux l'imposer à ma mauvaise conduite ni à aucune dissipation; ma plus grande dépense a été l'achat de livres et d'instruments de géométrie pour André... Grâce à ta sage économie le peu de bien qui te reste suffira. Il vient de toi, il t'appartient ou à ta sœur. Fais donc valoir tes droits, et nos enfants seront du moins à l'abri de l'indigence. Nos enfants!.. j'espère que leur pensée te fera supporter ma perte avec résignation et courage. Après ma confiance en Dieu, ma plus douce consolation est que tu chériras ma mémoire autant que tu m'as été chère.

» Puissent nos enfants avoir un meilleur sort que moi!.. J'adresse à la Tatan mes plus tendres adieux. Puisse-t-elle avoir une partie du courage qui m'anime, afin que vous vous souteniez mutuellement. Ne parle pas à la petite Joséphine du malheur de son père : fais en sorte qu'elle l'ignore longtemps. Quant à André, il n'est rien que je n'attende de lui.

» Adieu, tendre amie, je n'ai nul remords et je suis toujours digne de toi : je t'embrasse et tout ce qui nous est cher du fond de mon âme.

» Jean-Jacques AMPÈRE. »

Le lendemain la guillotine abattait sa tête...

*
* *

Quand André reçut l'horrible nouvelle, pâle, immobile, les yeux démesurément ouverts, les lèvres frémissantes, les bras tremblants, il sentit comme un ressort de son âme qui se brisait, il devint fou... Et on le vit dès lors, stupide, passer des jours, assis, le regard dans le vide, les mains jointes autour des genoux, inerte, sans un mouvement, sans une pensée. Ou dans le jardin, sous le soleil qui le brûlait, assis toujours, et faisant et refaisant des petits tas de sable.

Parfois, frappé comme d'une secousse, tout son corps tremblait : ses yeux se fixaient au loin, hagards, épouvantés, comme si apparaissait soudain devant lui la tête sanglante de son père.

Cette crise intellectuelle fut longue. André n'en sortit pas d'un coup. La vue des fleurs l'éveilla

d'abord; il courut à travers les bois, errant des jours entiers pour les cueillir, déclamant à grande voix et à grands gestes, aux échos qui lui répondaient, des vers d'Horace. Puis, rentré le soir, il replantait ses fleurs; et par là, la science le re-saisit : il les replantait suivant leur genre et leur famille. Puis, il se remit à écrire des vers latins, des vers grecs, des vers français. Petit à petit, sur les feuillets apparaissent des signes algébriques; au milieu d'un essai de tragédie, des $a + b$ et, après une ébauche de poème, une formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynome quelconque.

André renaît! Les fleurs sont le premier soleil d'où lui revient la lumière. Mais un autre soleil devait bientôt pour lui paraître à l'horizon. L'une des feuilles jaunies dont je vous parlais porte ces mots : « Un jour que je me promenais, après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire... » Et la phrase s'arrête... Les longs calculs d'analyse qui suivent ne nous apprennent rien. Un petit cahier moins discret parle davantage. Lui aussi a jauni comme tous les autres, lui aussi sur sa couverture est criblé des hiéroglyphes de l'algèbre. Au milieu, un seul mot, écrit avec plus

de soin et comme avec un désir de plaire :
« *Amorum.* »

Puis, à la première page :

« Dimanche 10 avril. Je l'ai vue pour la première fois. » Vous devinez le mystère. Après quatre mois, plus bas, sur la même page :

« Samedi 10 août. Je suis allé chez elle.

» Samedi 17 septembre. Je lui portai des comédies et commençai à ouvrir mon cœur. »

Il est probable que ce commencement d'ouverture n'apprit rien de nouveau à M^{lle} Elise-Julie Carron.

« Lundi 19 septembre 1796. J'achevai de m'expliquer. J'en rapportai de faibles espérances et la défense d'y revenir avant le retour de sa mère.

» Mardi 18 octobre. Je m'ouvris entièrement à la mère qui parut ne pas vouloir m'ôter toute espérance.

» Mercredi 26 octobre. Je me trouvai quelques instants seul avec elle, mais je n'osai pas lui parler.

» Mercredi 9 novembre. Je lui parlai. Julie me dit de venir moins souvent. »

*
* *

Je coupe court à l'ydille, Messieurs; car le temps me presse. André n'avait pas les succès rapides. Une madame Lacostat, appelée en conseil, lui trouvait des qualités solides mais des dents qui ne l'étaient pas : il était trop sérieux : à vingt ans il semblait déjà vieux... on ne l'avait jamais vu rire... puis il avait une manière de saluer absolument ridicule. Est-ce qu'on épouse des hommes comme cela? Et en vérité Julie se sentait indécise. Sur quoi, sa sœur Elise lui écrivait :

« Ma bonne amie, je suis en colère contre les gens qui ne se prennent qu'à l'extérieur, et qui trouvent un homme parfait dès qu'il salue avec grâce et débite quelque polissonnerie qu'on se passerait fort bien d'entendre... Je ne suis pas assez prévenue en faveur des manières et de la tournure, pour dire que celui qui en manque est privé de qualités supérieures... Je ne nie pas qu'il ait un peu d'entêtement dans ses sentiments, mais où sont les hommes qui n'en ont pas?.. et il est bien plus fâcheux d'en trouver dans une bête que chez un esprit comme le sien qui pense et qui raisonne... Il m'intéresse par sa franchise, sa douceur, et surtout par ses larmes, qui sortent sans qu'il le veuille. Pas la moindre affectation, point

de phrases de roman qui sont le langage de tant d'autres... Enfin, arrange-toi comme tu voudras, mais laisse le moi aimer un peu avant que tu l'aimes; il est si bon! »

Ce pour et ce contre durèrent trois ans, pendant lesquels le pauvre André se console en écrivant dans son journal : « Lundi 3 juillet. J'ai pu l'aider à relever le linge qui blanchissait. Je mangeai des cerises qui avaient été sur ses genoux. »

Le malheur d'Ampère n'était plus d'être gauche, ni de saluer mal, il était de ne pas être riche. Julie l'aimait bien, mais... il lui fallait « un état » comme on disait alors, une position, comme on dirait aujourd'hui. Il donnait des leçons au cachet et s'y dépensait tout entier, mais on en retirait si peu. M^{me} Ampère et M^{me} Carron cherchaient et l'on délibérait. André était prêt à tout. Il fut un moment où l'on songea à lui monter un commerce de soieries!

Ampère, Ampère, l'immortel auteur des théories électro-dynamiques derrière un comptoir d'aunages!..

Enfin les mamans cédèrent, et le 6 août 1799 — 15 thermidor an VII — André, qui n'avait pas vingt-et-un ans, épousa Julie Carron.

*
* *

Il eut un an de bonheur.

Au printemps de 1800, sa femme, de santé très faible, dut prendre l'air de la campagne et suivit sa mère à Saint-Germain; lui, cloué à Lyon par les nécessités de son enseignement, ne la vit plus que toutes les semaines, le dimanche. Un jour il est appelé en toute hâte. Dieu lui donnait un fils. Il le nomma Jean-Jacques en souvenir de son père.

Dès lors ses leçons ne lui suffirent plus. Il cherche et sollicite par tous moyens une place de professeur à traitement fixe; il travaille à un ouvrage de mathématiques et à des expériences de physique qui seront ses titres à la promotion. Julie ne se remettait qu'avec peine... Tous deux pourtant espéraient. Ampère avait entrepris un grand mémoire qui devait le faire nommer à Lyon : il y rêvait depuis sept ans. « Enfin, écrit-il, je viens de trouver mon idée avec une foule de considérations curieuses et nouvelles sur la théorie des probabilités. Ce petit ouvrage d'algèbre pure sera rédigé après-demain; je le relirai et le

corrigerai jusqu'à la semaine prochaine, que je te l'enverrai par Pochon, avec le gilet à carreaux, les gros bas de laine et les six louis, que j'ai gagnés pour toi. Fais-le imprimer par tes cousins MM. Perisse. Je suis certain de ma place au Lycée. Je te prépare encore bien de l'embarras avec mes commissions, mais cela ne durera pas. L'avenir nous offre en perspective une bonne place à Lyon, ta santé rétablie, notre enfant charmant et une idée bien douce, c'est que tu m'aimeras toujours.

» Si tu pouvais m'envoyer dans une lettre ce pauvre enfant qui appelle son papa! »

Et elle : « Tu voudrais donc bien avoir ton petit près de toi... Pauvre ami! J'ai reçu les six louis. Pourquoi n'en as-tu pas gardé plus d'un pour toi, mon pauvre Ampère?.. tu veux donc m'envoyer tout ce que tu gagnes! »

Et lui, triomphant : « J'ai fait un arrangement avec la Perrin, elle me donnera à déjeuner tous les jours pour trois francs par mois. » Et plus loin : « J'ai fait hier une importante découverte sur la théorie du jeu. Je travaille à l'insérer dans mon ouvrage, ce qui ne le grossira pas beaucoup. Tu m'as dit que mon fils m'avait écrit des barres,

pourquoi ne me les as-tu pas envoyées?.. J'ai trouvé à dîner chez la Perrin moyennant dix-huit francs par mois, sans le vin... Je t'envoie enfin mon manuscrit. Tu trouveras dans le paquet trois gilets, une paire de gros bas de laine et ma roupe, dans une des poches du gilet de velours jaune, tu trouveras douze livres, huit sols. J'entends sonner une messe où je veux aller demander la guérison de ma Julie. Pauvre petite!.. »

*
* *

Pourquoi m'attardé-je à vous donner ces extraits de correspondance, qui semblent banals. Est-ce pour vous montrer le cœur d'André? Oui surtout, mais pour vous le montrer aux prises avec la douleur, avec la misère, avec le besoin. Cette grande intelligence, en qui Dieu avait rassemblé tant de dons, cet homme qui devait marquer à travers les siècles par l'incomparable puissance de son génie, dîne à dix-huit francs le mois, et se retranche pour aider sa pauvre femme à vivre. Ce mémoire qu'il travaille et qui doit lui assurer Lyon, il en poursuit les calculs au milieu

des tortures de son cœur : il ne trouve personne qui puisse le relire et l'avertir s'il faisait fausse voie. De la Lande lui-même n'y voit pas clair. Il est le seul mathématicien en France qui puisse concevoir cette analyse et... il la raccourcit et l'abrège pour que l'impression n'en soit pas trop coûteuse.

Ah ! jeunes gens, jeunes gens, qui vous plaignez des circonstances et des fortunes contraires, vous qui avez à lutter contre les impitoyables situations de la vie, ne vous laissez donc pas abattre. Le génie vainc tout, et, mieux encore que le génie, cette volonté de fer et d'acier qui doit vibrer dans nos cœurs d'hommes.

Un jour, dans une expérience devant ce même De la Lande, pour laquelle il s'était paré de son mieux, ayant devant lui l'inspecteur des Lycées de France, un ballon éclate et un jet d'acide sulfurique bouillant lui saute à la figure : « Je pensai tout de suite à mes habits, que je couvris d'ammoniaque, en sorte qu'il n'y aura que très peu de dégât. Je n'ai plus le moindre mal à l'œil aujourd'hui et je t'assure que mes habits ne seront pas gâtés, et que je ne me sentirai plus du tout de cet accident quand j'irai te retrouver dans huit jours.

Ma Julie, c'est dans huit jours que j'espère partir. Dimanche à cinq heures du soir je t'embrasserai, je baiserais le petit!.. »

Et elle répond : « Ménage bien tes nippes, pour n'en pas devoir acheter d'autres : je n'ai plus que sept louis et demi, et je dois des souliers à toi et d'autres articles, qui vont au moins à quarante-huit livres... Adieu, je barbouille mais je t'embrasse bien fort... Ah! sans ma santé nous serions trop heureux. »

Et trois longues années se passent ainsi à lutter douloureusement pour la vie. Les vacances, que le régime scolaire d'alors donnait à André, étaient fort courtes; il volait à Lyon, jouissait doucement près de sa femme et de son fils, puis il fallait repartir. Et il ne voyait pas, dans son amour, qu'en elle chaque jour la vie s'éteignait.

Enfin, le décret arrive, Ampère est nommé à Lyon. Dérision du sort... C'est trop tard! Sa femme va mourir! Il accourt et dans son journal il écrit :

« 17 avril. Je reviens du Bourg pour ne plus quitter ma Julie.

» 19 avril. Nous fûmes ensemble à la grand messe à Polémieux. Triste tête à tête du chemin.

» 21 avril. Promenade au jardin. Julie bien malade. »

*
* *

Et de quoi pensez-vous, Messieurs, parlait cette pauvre jeune femme, cette mourante, au bras de son mari, sous les grands arbres mélancoliques de Polémieux? d'amour et de bonheur? Oui peut-être. Ampère ne le marque point. Mais un plus grand souci oppressait son âme. Depuis longtemps à chaque revoir elle avait sollicité son André.

Lui, hésitait, étudiait, discutait, étudiait encore. « Je pense, depuis que je t'ai quittée, à ce que tu attends de moi : tu ne sais pas combien, dans la position où se trouve mon esprit, cela exige de réflexions. Je suis bien déterminé à le faire, mais qu'il m'en coûte de ne pouvoir te communiquer toutes mes pensées! Ce n'est pas un sujet à traiter par lettres... » Et plus tard : « Tu me dis de réfléchir : je ne le fais que trop... Je regarde cette démarche comme des plus importantes. Puis-je la faire au hasard, pour vivre ensuite comme si je ne l'avais pas faite? Ma Julie, ma Julie, je suis

résolu à faire ce que tu désires, mais décidément cela ne se peut que quand je serai à Lyon. »

Et maintenant que le temps presse, maintenant qu'elle se sent mourir, elle supplie.

Ce qu'elle demandait, le journal d'André va nous le dire :

« 28, samedi. Je vis M. Lambert dans son confessionnal.

» 6, lundi. Absolution. Ce jour a décidé du reste de ma vie. »

Maintenant, Julie, tu peux mourir.

« 13, mercredi. Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir créé, racheté et éclairé de votre divine lumière... Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous... Je sens que vous voulez que je ne vive que pour vous... O mon Dieu, m'ôterez-vous tout mon bonheur sur cette terre?... J'espère en vous, ô mon Dieu, mais quel qu'il soit je serai soumis à votre arrêt... J'eusse préféré mourir!.. »

Le jour même Julie s'en allait au Ciel.

« Ah! Seigneur, ah! Dieu de miséricorde, daignez au moins m'unir dans le Ciel à celle que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre!.. »

Tout est fini pour Ampère! Cette place de Lyon qu'il avait tant désirée, il veut s'en démettre.

Mémoires, sciences, découvertes, immortalité... Que lui importe maintenant! Mais il faut vivre pourtant! Ah! vivre, vivre!.. Non. C'est mourir qu'il voudrait, c'est mourir qu'il espère et qu'il demande.

Alors, dans ce tumulte orageux de son âme, une voix lui vient parler, une voix peut-être trop oubliée dans son bonheur, la voix de sa mère! Oh! Messieurs, comme elle est douce à la fois et solennelle!

« Tu m'affliges, mon pauvre Ampère, quand je te vois dans l'état où tu étais dimanche. Tâche donc, mon bon ami, de porter ta croix avec Jésus-Christ... Que deviendrait ton pauvre enfant s'il te perdait?... Songe qu'elle t'a recommandé son fils... Tu es obligé de vivre pour l'élever dans l'amour et dans la crainte de Dieu... Qui plus que ton Jean-Jacques aura besoin de toi!

» Adieu, mon fils, prends pitié de ta pauvre mère, qui donnerait tout pour te voir heureux et qui n'a jamais eu ce bonheur qu'un instant.

» Adieu, mon pauvre Ampère. Aime ta mère autant qu'elle t'aime. Ménage-toi, pour le petit. »

Mais André n'eut pas le temps de donner sa démission. Ses travaux mathématiques ne l'avaient

pas trompé sur son avenir, et à peine professeur à Lyon, il est nommé répétiteur à l'Ecole polytechnique. Ici commence pour lui une vie nouvelle. Il se jettera dans le travail pour s'étourdir et il arrivera à pouvoir écrire à sa belle-sœur Elise : « Puisses-tu trouver un peu de calme ! Puisses-tu comme moi tomber dans cette apathie, où l'âme ne sent presque plus ce qu'elle souffre, parce qu'elle ne se sent plus elle-même. »

*
* *

Je ne me propose pas de suivre Ampère dans toutes les péripéties de cette vie nouvelle. D'abord répétiteur à l'Ecole polytechnique, il y fut bientôt professeur d'analyse. Il enseigna au Collège de France, devint inspecteur général de l'Université et enfin, en 1814, il entra à l'Académie des sciences. C'est le sommet des grandes carrières scientifiques, Messieurs, et l'on ne peut pas ambitionner au-delà.

Mais si je ne peux pas le suivre dans sa vie, du moins puis-je vous montrer le mouvement de son âme.

Au moment où il quitte sa chaire de Lyon, il est redevenu, à la prière de sa femme, le chrétien que vous savez. Ne croyez cependant pas que le cœur ait trop parlé où la raison devait seule se faire entendre.

Son retour à Dieu fut avant tout l'œuvre de sa grande intelligence. C'est de ce temps que date un mémoire... sur quoi, Messieurs? sur quelque théorie abstraite ou sur quelque expérience nouvelle? Non... Sur les preuves historiques de la divinité du Christianisme. C'est encore à cette époque qu'il fondait à Lyon même ce qu'il nomma « la Société chrétienne », et là, dans un cercle d'amis, — ils étaient quinze, — on étudiait ce qu'Ampère mourant appellera : les questions éternelles.

Laissez-moi vous donner un de leurs programmes :

M. Bredin. — Importance pour l'homme de connaître sa destinée.

M. Grogner. — L'homme trouve-t-il en soi le moyen de connaître sa destinée?

M. Ballanche. — Doit-il, peut-il y avoir une révélation?

M. Barrett. — La révélation porte-t-elle des caractères essentiellement divins?

M. Deroche. — Histoire de la révélation depuis l'origine du monde.

M. Ampère. — Exposé des preuves historiques de la révélation.

M. Chatelain. — Comparaison de la morale chrétienne et de celle des philosophes.

M. Ballanche. — Influence du Christianisme sur la conduite du genre humain.

Ce programme avait été dicté et distribué par Ampère.

Nos petits ingénieurs contemporains sont bien au-dessus de tout cela. C'est bon aux Ampères!..

*
* *

A Paris et pour étourdir son âme et sa douleur, Ampère se livra avec une passion nouvelle à ses études favorites : toutes les heures que l'enseignement ne lui prenait pas étaient consacrées à elles. L'énoncé seul des mémoires qu'il publia alors, soit dans les recueils de l'Institut, soit dans le Journal de l'Ecole polytechnique, vous effraierait peut-être; mais je puis vous dire un mot qui vous en marquera la valeur. Il est en mathématiques

un problème, que Galilée avait cherché en vain à résoudre. Trois géomètres seulement en Europe y avaient réussi, ils portaient les noms de Bernouilli, Huygens et Leibnitz. On croyait que leurs solutions étaient le dernier mot de ce fameux problème.

Ampère le reprit, en découvrit une solution plus simple et plus élégante, et en fit sortir une série de déductions surprenantes, que ni Bernouilli, ni Huygens, ni Leibnitz n'avaient su entrevoir.

Mais sa grande, son immense découverte, celle dont peut-être on ne sent pas encore aujourd'hui la portée immense, fut sans contredit sa théorie de l'électro-dynamisme.

Ah! Messieurs, combien je regrette de ne pouvoir pas vous faire ici une simple leçon de physique, pour vous montrer l'ampleur des conceptions d'Ampère et la fécondité magique de ses pensées.

Mais il faut que je m'y résigne. Je ne le puis pas. Au moins vous dirai-je comment elles ont ouvert aux sciences électriques tous les chemins qu'elles sont si fières de parcourir.

Un savant danois, Oersted, découvre un jour, par hasard, la petite chose que voici. Imaginez l'aiguille d'une boussole et par-dessus un fil

de cuivre, tendu dans la même direction que l'aiguille. Si dans le fil passe un courant électrique, l'aiguille est rejetée sur le côté et se met en croix avec le courant.

C'est tout!.. Et devant cette découverte Oersted est en arrêt. Il refait l'expérience, il la refait vingt fois, mille fois : on la refait dans tous les laboratoires de l'Europe, et encore une fois c'est tout! On demeure émerveillé, charmé, devant cette petite aiguille qui, si fidèlement, évolue et frémissante sur sa pointe, prend sa place en croix.

Eh bien, voilà la simple expérience qui sert de point de départ à Ampère. Et tout d'abord, sans aucune théorie, sans aucune analyse, par une divination de son génie, il en tire, comme en passant et avec une indifférence superbe, quoi donc, Messieurs? Cet incomparable et merveilleux outil de la civilisation moderne, cet engin magique qui a supprimé l'espace et rejoint l'humanité d'un bout du monde à l'autre : le télégraphe.

Et Oersted et tous les autres regardaient leur aiguille en croix!..

« Autant d'aiguilles aimantées que de lettres de l'alphabet, qui seraient mises en mouvement par des conducteurs qu'on ferait communiquer

successivement avec la pile... pourraient donner lieu à une correspondance télégraphique qui franchirait toutes les distances, et serait plus prompte que l'écriture ou la parole pour transmettre les pensées. »

Ce n'est pas autant d'aiguilles que de lettres que l'on prit, mais une seule aiguille donnant, par convention, autant de signaux que de lettres.

C'est bien pourtant l'idée et le plan d'Ampère que réalisa le premier télégraphe de Wheastone, et c'est encore à elle que nous sommes revenus dans nos télégraphes transatlantiques.

Mais Ampère ne s'arrête pas. Il tourne son fil de cuivre en hélice, le présente à l'aiguille... et l'hélice agit comme agirait un barreau aimanté : tantôt elle l'attire, tantôt elle la repousse. Et aussitôt ce grand génie s'élance : il conçoit une nouvelle théorie des aimants, il assimile d'un regard le magnétisme et l'électricité en mouvement, il conçoit l'existence de grands courants telluriques déterminant l'orientation des boussoles de nos navires. Arago écoute, le contemple, l'admire et à deux ils combinent l'électro-aimant : ce pivot central, cette maîtresse tige de tous les appareils

de transmission, de production et d'utilisation électriques imaginés depuis lors.

Ces fils, toujours ces mêmes fils, il les voit se repousser tantôt et tantôt s'attirer, puis s'animer de rotations rapides; il les suit, il calcule et marque leurs lois; il va, il va, droit devant lui, sans une hésitation, sans un faux pas, suivant l'admirable lumière de son analyse, et enfin, en 1826, il livre à l'univers ce grand ouvrage : *Théorie des phénomènes électro-dynamiques déduite de l'expérience*. Ensemble de découvertes magnifiques, rayonnant autour d'une unité parfaite, toutes démontrées, toutes achevées, sans une lacune entre elles. Ampère avait tout vu, tout compris, tout épuré.

Je me demande s'il y a, dans l'histoire des sciences, un second exemple d'une puissance intellectuelle égale. Il n'y a pas, dans l'épanouissement merveilleux qu'ont pris de nos jours les sciences électriques, il n'y a pas une découverte nouvelle, ni une machine, ni un instrument, ni une théorie, ni un principe, ni une loi, qui ne soit en germe dans la découverte maîtresse d'Ampère et ne s'y trouve marquée à sa place et en son rang.

Le livre eut des contradicteurs. Quand un homme se fait une grande place dans le monde

des idées, il faut de toute nécessité qu'il déloge les premiers occupants. Ceux-ci naturellement rechignent. Il n'y a que les petits esprits qui trouvent, à point nommé, une petite case à leur mesure, que personne ne songe à leur disputer.

D'ailleurs, Arago, Biot, Duhamel, Wollaston, Herschell, Laplace, applaudissaient. On pouvait se passer du reste. Tout ce que la science comptait alors en Europe d'esprits illustres et de génies, accourait chez Ampère, dans sa petite maison de la rue des Fossés-Saint-Victor; il y avait deux chambres, l'une à l'entre-sol, où il travaillait, l'autre à l'étage, où il dormait, et où la construction de ses instruments absorba toute sa pension et lui fit faire quatre mille francs de dettes. On se pressait dans cette pauvre chambre pour voir Ampère, pour l'entendre, pour écouter de sa bouche sortir ses raisonnements et ses calculs, pour suivre sous ses doigts ces courants, qu'il était parvenu à rendre mobiles, sur des pointes d'acier baignées de mercure, et qui, mystérieusement s'ébranlaient et marchaient.

Pêle-mêle sur la table gisaient des feuilles de mathématiques, des notes éparses, des pensées prises au vol, et, si quelque indiscret avait fouillé

dans ces trésors, il en eût vu sortir, sur un feuillet jauni, ce que je vais vous lire :

« L'esprit qui nous éloigne de Dieu, l'esprit qui nous éloigne du vrai bien, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement.

» Il faut devenir simple, humble et entièrement détaché des hommes; il faut devenir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

» La figure de ce monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement, si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle.

» Travaille en esprit d'oraison. Etudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil, que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle.

» Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours ouverte à ton âme céleste.

» N'écris que d'une main. De l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père.

» Que mon âme reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ. Bénissez-moi, mon Dieu!

» AMPÈRE. »

*
* *

Avez-vous vu, Messieurs, par un ciel calme, quelqu'un de nos grands oiseaux voiliers, planer en rasant les nuages. La grâce et la douceur de ses mouvements, le pli facile et ondulé de ses ailes, tout en lui marque une puissance d'allure, dont le déploiement calme et reposé nous frappe d'admiration.

Mais que la tempête souffle hurlante, que les nuages se précipitent en chevauchées tourbillonnantes, que la mer elle-même se gonfle et mugisse. Voyez l'aigle maintenant pendant l'orage; voyez son aile impétueuse passant à travers les trombes du ciel; rien ne l'arrête dans sa course, il va majestueux et fier, toujours plus haut, par-dessus les foudres et les tonnerres. Comme le spectacle s'agrandit : comme il est beau dans sa force victorieuse... C'est plus que de l'admiration qui nous prend, c'est la sensation du sublime qui émeut nos âmes.

Il me semble voir le génie d'Ampère voler ainsi.

N' imaginez pas, Messieurs, que le ciel où

planaient ses pensées fut calme et serein, que sa petite maison fut tranquille et silencieuse, qu'il y goûta ce repos et cette paix si nécessaire à l'esprit dans son travail de découvertes.

Non! Non!.. Je ne connais pas de vie plus traversée par la douleur et par l'épreuve. L'esprit d'Ampère dut franchir la crise de tous les doutes. Son cœur dut boire toutes les amertumes.

Je n'hésite du reste pas à le dire : l'énorme développement de son intelligence, manquait de contrepoids pratique. C'était un homme fait pour vivre avec des idées et des théories, et non pas avec les autres hommes. En Allemagne il eût été des spéculatifs purs.

Je vous ai montré comment son admirable femme l'avait ramené aux pratiques religieuses de son enfance. Certes, Ampère n'avait pas alors renié sa foi, mais il l'avait laissée dans l'oubli; il ne l'avait pas trahie, mais il l'avait négligée. A peine arrivé à Paris, il se prend d'amitié pour Cabanis, un philosophe matérialiste parfait. Et voici qu'aussitôt Ampère se lance dans la carrière : il fut un moment où l'on put croire qu'il allait désertier à jamais les sciences exactes, pour s'enrégimenter sous le drapeau de la métaphysique. Sa

foi s'ébranle à nouveau dans cette atmosphère nouvelle. « Prenez garde, lui écrit un de ses amis, vous êtes sur la pente du précipice, pour peu que la tête vous tourne, je ne sais ce qui arrivera. » Mais la grande raison d'Ampère et la sincérité de de l'amour qu'il portait à la vérité le sauvèrent. Ozanam le trouvera à l'église récitant son rosaire et... chose étrange et qui nous montre combien le vase est fragile où nous portons cette foi divine, l'ami dont je viens de vous citer le cri d'alarme, cet ami, l'ayant perdue à son tour, c'est Ampère qui la lui rendra.

Mais que de tourments pendant cette période de doute : « Je suis comme le grain entre deux meules, écrit-il : rien ne peut exprimer le déchirement que j'éprouve : je n'ai plus la force de supporter la vie! »

Et son cœur... Ah! Messieurs! Ampère avait trente-trois ans quand il fut nommé à l'Ecole polytechnique, et déjà quelque bruit s'était fait autour de ses travaux. On pouvait prévoir que l'avenir serait à lui. Une mère clairvoyante, en quête de mari pour sa fille, le jugea de bonne prise. Les lacets furent tendus et Ampère, bon, naïf et crédule y donna en plein. Il se maria...

mais comme Julie fut vengée! Dès les premiers mois la guerre éclate. Bientôt à sa femme se joint contre lui sa belle-mère. Le pauvre Ampère fuit et va pleurer chez un ami, qui essaie de le consoler, mais en vain. Moins d'un an après, la position est devenue absolument insoutenable. Ampère quitte définitivement cette misérable créature qui, deux semaines après, lui fait annoncer la naissance de sa fille, par un concierge. La loi intervint, prononça la séparation, et Ampère s'en fut, avec son Jean-Jacques et sa petite Albine, où donc, Messieurs? Ah! où trouve-t-on encore de l'amour quand tous les autres amours trahissent? Chez sa vieille mère! Il y eut mieux... elle comprit, sa mère, combien son fils avait besoin d'elle, et toute brisée par l'âge, elle quitta Polémieux et vint se fixer, avec Joséphine, à Paris, pour vivre auprès d'André!

*
* *

Nous ne sommes pas au bout, Messieurs; je vous ai dit que son cœur devait boire toutes les amertumes. Jean-Jacques est devenu jeune homme

maintenant, il a hérité de tout l'esprit de son père, semble-t-il, tant est grand l'éveil de son intelligence. Il emporte le premier prix de philosophie au concours général des Lycées de France. Hésitant un moment sur le chemin à suivre, il ne tarde pas à se consacrer aux lettres et y cueille des lauriers pleins d'espérance. Tout à coup, il s'arrête et s'embourbe... Qu'est-il arrivé?

Jean-Jacques a été admis dans les salons de M^{me} Récamier, et cette femme de quarante-trois ans, ennuyée peut-être du flot de ses adorateurs qui prenaient de l'âge, s'est mise à jouer avec ce pauvre jeune cœur. Un jour, un Laval-Montmorency a dit d'elle : « Nous n'en mourions pas tous, mais tous étaient frappés. » J'aime mieux le mot d'Albert Stapfer : « Cette femme, qu'on a tant aimée, je sens que je la hais. »

Ampère, ne tarda pas à voir que son fils était dans les ceps : il le raisonna, le gronda, le supplia : rien n'y fit. Il le voulut marier, Jacques s'y prêta, et témoigna à la fille de Cuvier assez d'attentions, pour que la pauvre enfant s'attachât à lui de toute son âme. Mais M^{me} Récamier n'entendit pas qu'on lui enlevât sa proie : elle lia le malheureux sous le joug, avec des cordes nouvelles, et je ne

sais quelles promesses de mariage escomptées sur la vieillesse de son mari. Quand cinq ans après Jean-Jacques la mit en demeure de tenir parole, lasse peut-être alors, elle le lâcha.

Dans l'entretemps, M^{lle} Cuvier abandonnée, était morte de langueur.

Jean-Jacques partit, et, dans de longs voyages, essaya d'oublier la perfide et de regagner sa jeunesse perdue... Là, au loin, dans les grandes villes, quand il se présentait : « Êtes-vous le parent du fameux Ampère? lui demandait-on. — Je suis son fils, » répondait-il, et l'on s'inclinait plus profondément devant lui, à raison d'un tel père.

Ampère avait douloureusement souffert pendant le long et triste esclavage de son fils. Il devait souffrir davantage dans sa fille.

Ozanam, qui vécut, vous le savez, de leur vie commune, après avoir exprimé son admiration pour la prodigieuse variété de connaissances, dont Ampère faisait preuve dans ses conversations de tous les jours, ajoute : « Sa fille Albine parle très bien et prend part à tout ce que l'on dit, monsieur Ampère est très caressant pour elle. »

C'était la seule affection où se reposât son

cœur. Il la marie à un personnage dont la comédie trompe à la fois le père et la fille. Ils le croient honnête et bon; il est joueur, débauché, alcoolique. La folie le saisit, et, dans des accès de délirium-tremens, la vie même de la pauvre Albine est menacée. On l'interna et Albine revint chez son père, mais la pauvre femme ne s'arracha plus à sa tristesse, elle se consuma lentement, et, à trente-quatre ans, elle mourut épuisée.

*
* *

Comment, Messieurs, au milieu de ces infortunes, au milieu de toutes les tortures de son cœur, comment le génie d'Ampère a-t-il pu s'élever à ces hauteurs où nous l'avons vu planer?

Par une exceptionnelle puissance de l'esprit, à se fixer, à se river à une pensée, et à se concentrer en elle, laissant passer tout le reste de l'univers, comme si tout le reste de l'univers n'existait plus.

Et par cette autre puissance de l'âme, Messieurs, venue d'en haut, et que l'on appelle la Foi, l'Espérance et la Charité divine. Ampère croyait en ce Dieu, qui a souffert jusqu'à mourir pour

nous, et il se jugeait heureux d'être crucifié pour Lui. Ampère espérait, et la pensée du Ciel qui l'attendait, lui faisait tenir pour peu les tristesses et les douleurs de la vie. Ampère aimait, et l'amour fait goûter des douceurs aux amertumes les plus poignantes; il met le calme dans les orages les plus tumultueux du cœur et la sérénité sur les fronts les plus torturés par la souffrance.

*
* *

Cette force d'abstraction qui détache l'esprit des choses et les lui fait oublier, si avantageuse qu'elle soit, n'est pas sans inconvénient.

Les distractions du grand Ampère sont devenues légendaires, et, si puéril que ce soit, il faut que j'en dise un mot pour ne pas fausser le portrait que je vous ai fait de lui.

Au Collège de France, quand l'immense tableau noir où il chiffrait était couvert, il effaçait avec un torchon ses formules, puis, régulièrement, croyant avoir affaire à son mouchoir, il le remettait en poche. Quelques instants après, il le reprenait et s'en épongeait le front et la figure.

Un jour, en plein boulevard de Paris, un problème l'occupe et il va le résolvant dans son esprit... Quelque chose de noir le frappe en son chemin, il s'arrête, tire un morceau de craie de son gilet et se met à chiffrer... sur le dos d'un fiacre.

A table, dans une des plus grandes familles de France, des membres de l'Institut, invités avec lui, se donnent le plaisir de le lancer, dès le potage, sur une question de métaphysique... Voilà Ampère parti : il va, il va toujours suivant son idée. Tout à coup il s'arrête, rejette vivement son assiette, et se croyant chez lui : « Voilà trois semaines que je dis à ma sœur de renvoyer cette cuisinière : son potage est détestable. »

Invité à je ne sais quelle soirée du faubourg Saint-Germain, il imagine devoir s'y présenter en tenue officielle; il revêt donc l'habit aux palmes d'or des membres de l'Institut et l'épée. Arrivé, il voit tous les invités en habit noir; très gêné, un peu perdu, il s'avise de cacher au moins son épée, et, dans un salon voisin, il la glisse sous le coussin d'un divan. Au départ, il s'efface, laisse disparaître tout le monde, puis à pas de loup, s'avance dans le salon pour reprendre son épée...

La maîtresse de la maison, lasse sans doute, s'était couchée dessus et endormie. Que faire? Il attendit d'abord, puis doucement, saisit la garde et lentement tire. Hélas! le fourreau était resté dessous. Il le veut reprendre. Madame s'éveille en sursaut, et voyant devant elle, l'épée au clair, un grand homme noir, jette un horrible cri d'épouvante... On accourt... Vous devinez le reste et la situation du pauvre Ampère.

On ne prête qu'aux riches. Ampère était riche en aventures de ce genre et on lui a beaucoup prêté.

Je vous ai dit la vie d'Ampère : Je ne vous ai dit, Messieurs, qu'une très petite partie de ses travaux. Les derniers temps de sa vie furent occupés par un ouvrage immense : un essai de classification générale des sciences.

Je ne m'arrêterai pas à vous l'analyser : j'ai déjà dépassé la mesure ordinaire de nos entretiens.

*
* *

En mai 1836, comme il faisait sa tournée d'inspecteur général de l'Université, il vint à

Lyon. Ses amis de la Société chrétienne accoururent au devant lui. Ils ne reconnurent pas leur Ampère; une toux profonde et persistante l'avait miné, ses épaules courbées ployaient sous le poids de sa tête, ils comprirent que tout était perdu. Ampère le savait... et, Messieurs, j'oserai dire, l'espérait : la vie, telle qu'il l'avait trainée, avait mis d'invincibles découragements dans son âme.

Il fut avec un de ses vieux camarades, lentement, revoir un à un tous les vieux souvenirs... Polémieux avec la petite maison blanche... Saint-Germain et le cerisier de Julie, les bois reverdissant, les prairies aux fleurs renaissantes... Devant ce beau ciel de la jeunesse et de l'enfance, il eut, lui qui ne pouvait ni renaître ni reverdir, un entretien suprême. Il parla de Dieu, du Christ, des sciences et de leur avenir, du rôle des grands hommes dans la société, des souffrants, de toutes ces hautes questions qui sont le souci des grandes âmes... Puis comme il revenait encore à Dieu, et s'élevait à des considérations qui l'enflammaient d'enthousiasme, son ami, devinant à sa voix, à l'essoufflement de sa poitrine, combien le feu de ses pensées le dévorait, le pria de se reposer, alléguant le soin de sa santé :

« Ma santé, ma santé!.. s'écria Ampère, il s'agit bien de ma santé. A cette heure, entre nous, il ne doit être question que de vérités éternelles. »

Il fut à Marseille. Là une pneumonie ardente se déclara. L'aumônier du Lycée accourut. Ampère le remercia : « J'ai pris les devants, monsieur l'abbé, je me suis confessé à Paris. » Il le faisait toutes les semaines. Il reçut le Viatique et les Onctions suprêmes. Comme la mort approchait, un de ses amis lui lut quelques passages de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Ne vous fatiguez pas, lui dit Ampère : je sais ce beau livre par cœur. »

Le 10 juin 1836, à cinq heures du matin, Ampère mourut. Heureux enfin!.. *Tandem felix!*

*
* *

J'ai fini, Messieurs, je n'ai plus qu'un mot à vous dire :

Ampère, le grand, l'immortel Ampère croyait et priait. Sous ce front où couvaient d'immenses pensées, la science et la foi se donnaient la main!

Quand quelqu'un de nos savants d'aujourd'hui viendra vous dire que la science et la foi sont incompatibles, quand, au nom de modernes découvertes, il prétendra défendre de croire et de prier, demandez-lui donc ce qu'il a fait, lui, pour la science? Le suprême effort de cet incroyant si fier, si toutefois il est arrivé à quelque chose, aura été peut-être à déplacer un balai ou une borne dans une machine de Gramme ou de Siemens!..

Et maintenant, à mon tour, laissez-moi vous poser un problème.

Un jour, douze ignorants, douze paysans Juifs, ramassés un peu au hasard dans des villages perdus de la Galilée, se concertent sur une doctrine. Ils traitent de l'homme et de Dieu, de la terre et du ciel, du corps et de l'âme, des droits et des devoirs, du passé et de l'avenir : ils touchent à toutes les questions éternelles et font, sur elles, un symbole net, précis, tranchant, où nulle place n'est laissée au vague, moins encore au doute. Après quoi, ils prennent leur bâton de voyage et vont prêcher à l'univers.

Vers la fin du xvi^e siècle naît ce que l'on est convenu d'appeler « la science ». Oh! non pas dans le cerveau d'un paysan, mais dans une

intelligence fine et supérieure; depuis tous les meilleurs esprits l'ont cultivée; l'élite de l'humanité s'est mise à son service; on lui prodigue les trésors intellectuels de l'univers entier. Comptez si vous le pouvez, les collèges, les universités, les observatoires, les instituts, les académies, les laboratoires d'études, éparpillés dans le monde; comptez l'armée des hommes qui dans ces temples adorent la déesse, et passent leur vie à écouter les leçons qui tombent de ses lèvres... Comptez... Eh bien, voici que cette armée s'ébranle... Il vous souvient de ces vieilles armées du moyen age, où toute la chevalerie d'Europe, bardée de fer, oriflamme au vent, partait au galop de ses lourds destriers, refouler le Turc et l'infidèle... La terre tremblait, le ciel s'emplissait du feu des cuirasses et des épées, les cors retentissant chantaient au loin des fanfares belliqueuses, et aux éclats du cuivre se mêlaient les voix des combattants jetant aux échos leur cri de guerre.

Eh bien, Messieurs, c'est cela; seulement ce n'est plus la vieille chevalerie d'Europe, c'est la chevalerie lettrée de tout l'univers qui passe.

Et où va-t-elle?

Elle se rue, innombrable, immense, sur les

douze pauvres paysans Juifs, sur les douze ignorants de tantôt.

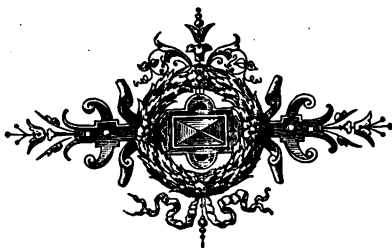
Depuis trois cents ans cela dure, et qu'est-ce que je vois?

Les douze ignorants toujours debout, tenant à la main leur symbole.

Voilà mon problème!

La solution en est simple, Messieurs, mais il n'y en a qu'une :

Ces ignorants ont eu un Maître, qui s'appelle Dieu!..



CRIME OU FOLIE

